



Risque de se perdre, par Olivier Noblecourt

*« Le plus beau risque dans la vie est d'accepter
de se perdre au service des autres. »*

Témoignage Risque de chance, le 03/09/2019 à Paris, de Olivier Noblecourt, ex-délégué Interministériel à la prévention et la lutte contre la pauvreté des enfants et des jeunes, ex-directeur de cabinet du maire de Grenoble, de la ministre Najat Vallaud-Belkacem, d'abord aux Droits des femmes, puis à l'Éducation, président du centre communal d'action sociale de Grenoble, tête du groupe de travail de Terra Nova dédié à la rédaction du rapport « La lutte contre les inégalités commence dans les crèches », en 2014.

En tant que jeune homme, engagé dans la lutte contre la pauvreté peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

C'est gentil de me traiter de jeune homme ! Le plus beau risque dans la vie, c'est d'accepter de se perdre au service des autres. C'est un très bon risque, car c'est cela qui vous permet réellement d'entrer dans un engagement total. Mais cela reste un vrai risque, car on peut à la fois perdre la maîtrise de l'homme que l'on veut être et le lien que l'on a avec les siens. Le plus beau risque, c'est l'engagement absolu envers les autres. Jusqu'où va-t-on dans le don et la capacité à être au service des autres ?

As-tu un exemple vécu de ce beau risque ?

J'ai beaucoup d'exemples vécus de ce beau risque. Ce sont ceux de personnes merveilleuses que j'ai côtoyées et qui m'ont nourri. Elles ont été capables de conduire leur vie dans la cohérence entre leurs comportements individuels, leurs comportements militants et leurs responsabilités publiques ou privées – à un haut niveau de cohérence et d'intégrité. Nos générations actuelles n'y parviennent qu'en partie. J'ai connu un ancien élu à l'action sociale à Grenoble, grand catho de gauche. Un type extraordinaire. D'ailleurs, je me demande s'il n'avait pas fait le petit séminaire avant de basculer dans la vie civile. Il était habité par la foi, ce qui n'est pas mon cas. Il s'appelait Jean-Philippe Motte. Il est décédé il n'y a pas très longtemps et j'ai été avec lui tout au long, évidemment en retrait par rapport à sa famille, mais nous avons gardé un lien jusqu'au bout. C'était un homme extraordinaire, qui s'est construit de façon militante pendant les Trente glorieuses, qui a toujours été dans les combats de la gauche, du social, professionnellement et politiquement. Il a toujours habité à Villeneuve-de-Grenoble, là où j'habite aujourd'hui. Il avait une humilité, un attachement au « faire » extraordinaires, et il a vécu beaucoup pour les autres. Un autre exemple est tout à fait contemporain, puisque je les ai encore vus ce week-end : c'est celui d'amis éducateurs dans le domaine de la protection de l'enfance, qui gèrent un lieu de vie pour de jeunes mamans, des jeunes filles de 15 ans qui accouchent. Je les connais depuis 10 ou 15 ans. Ils partent en vacances avec les gamins qui les accompagnent, ils vivent avec eux. Donc, leur vie est à la fois extraordinaire et effrayante. Ils vivent au milieu de la souffrance et des pires difficultés : des gamines radicalisées, des gamines victimes de viol, ils se trouvent devant toutes les turpitudes. C'est un couple de gens extraordinairement volontaires : le fait d'être H 24 au service des autres est consubstantiel à leur existence. Ils ne sont pas capables d'être autre chose que cela. Je suis très, très loin de ce niveau d'engagement et de ces capacités-là. Ils s'appellent Thierry et Marie-Catherine Lande et leur lieu d'accueil mère-enfant au Pont-de-Claix, en Isère, se nomme « Aux 38 petits pas ».

Comment l'as-tu vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi, dans ces exemples-là ?

J'ai été élevé dans une culture où l'on se définit assez peu par rapport à son utilité personnelle ou par rapport au regard individuel que l'on porte

sur soi-même. Ma femme me le reproche souvent. Je parle très peu de moi. Je ne pense pas être un objet intéressant. C'est pourquoi cet exercice de témoignage est difficile pour moi. Ce qui est intéressant, c'est ce que l'on fait pour les autres. C'est ce que j'essaie de dire à mes enfants : « Posez-vous toujours la question de ce que vous apportez autour de vous, de ce que vous êtes pour ceux qui sont autour de vous ». La question que tu me poses est compliquée, car c'est par accident que je suis là aujourd'hui. Je n'ai jamais été programmé pour cela. Je ne suis pas énarque, ni haut-fonctionnaire, je ne suis pas fonctionnaire du tout, d'ailleurs. C'est une succession d'accidents qui m'ont amené là où je suis. Quand tu interrogues le rapport entre mon engagement et les exemples que je viens de citer, c'est compliqué pour moi, car personnellement je ne m'interroge pas. Si je me compare, je me désespère. L'inverse de la célèbre formule : « Quand je me contemple, je me désole, quand je me compare, je me rassure » ! Si je me compare à ces exemples, je me trouve bien petit. Donc, je ne vis pas dans ce rapport-là.

J'ai gardé une fibre militante et je suis habité par l'utilité liée à la cause qu'on sert. Ce qui m'importe, c'est : « Est-ce que ce qui structure ma vie, un engagement assez banal contre les inégalités, la pauvreté, l'injustice, nourri intellectuellement par toutes mes lectures de jeunesse, est utile aux causes que je veux servir ? Ou bien, est-ce qu'à un moment ma vie s'inscrit en rupture avec cela ? Est-ce qu'il y a un moment où j'abandonne ma cause pour m'intéresser à moi ou autre chose ? » Me comparer à ces exemples-là est tellement intimidant que je ne peux pas réfléchir. Cela dit, comme toutes les personnes avec qui j'ai discuté et qui sont habitées par ce genre de préoccupations, je ne suis pas tout entier dans mon engagement. Tout le monde a des petites bulles de respiration, des voix, des jardins secrets, des espaces de réappropriation de soi. J'en ai comme les autres. Je ne sais pas si je te réponds bien, mais j'évite toute relativité à ce sujet. J'essaie de me dire : « Où est ta valeur ajoutée ? Est-ce que tu en as une ou pas ? Si tu n'en as plus, il faut faire autre chose ». Dans mon boulot, actuellement, j'interroge régulièrement d'autres grandes personnalités, à qui j'ai demandé leur avis avant de m'engager là-dedans. Je leur demande : « Est-ce que tu penses que je dois continuer, est-ce que tu penses que je suis utile ou pas ? ». Le jour où ils me répondront non, j'en tirerai les conséquences.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation, puisque c'est l'objet de mon livre d'interpeller les jeunes sur cette question ?

J'essaie de soulager quelques portions de souffrances humaines. Mon rôle, c'est d'être utile à ceux qui sont moins bien lotis par la naissance, la vie. Voilà ce que je dirais si je devais me définir sur cette question « messianique ». Mais je n'aime pas la poser comme cela, car je lui trouve un côté très prétentieux. Cette orientation messianique ne correspond pas du tout à ma façon de voir les choses, qui est plus politique et militante. Mon rôle est de servir une cause, celle d'une société plus juste, d'un idéal militant qui pour moi n'est pas ringard. Je m'inscris dans une filiation, dans une histoire. Au quotidien, mon sujet c'est l'impact que je peux avoir sur la vie des autres et en particulier de ceux qui souffrent. Est-ce que je peux les aider ? C'est aussi simple que ça. C'est basique. C'est ce que des centaines de milliers de bénévoles font tous les jours, sans avoir besoin de le raconter.

C'est une bonne chose, de le raconter pour eux.

Tout à fait. Mais sans pour autant être légitime à me poser en porte-parole. Si dans une société l'on se positionne dans son rapport à l'altérité, à son utilité, je dirai que là où j'ai des compétences, c'est dans le pilotage des actions concrètes et des politiques publiques. J'ai des expériences assez variées, donc il y a des choses sur lesquelles j'ai la capacité d'apporter de la valeur ajoutée. J'ai l'impression de dire des choses très normales. Cela n'a rien d'extraordinaire. Dans mes moments de doutes personnels sur ma vie, mon œuvre, mon sens, etc., mon critère d'évaluation est l'utilité sociale : « Comment es-tu utile aux autres ? »

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Comme tout le monde, mes enfants et mes actions. Tout ce qui me procure de la joie et le sentiment d'être utile. Une recherche d'accomplissement par un parcours de vie. Cela rejoint ce que je disais sur mes exemples inspirants. L'intégrité. Ce qui donne du sens à une existence humaine est la cohérence du parcours de vie. Il y a des ruptures, dans un parcours de vie, qui donnent de la cohérence a posteriori, il y a des reconstructions, des chaînes invisibles, des hasards qui n'en sont pas. Mais il y a aussi des choses que l'on ne pilote pas dans sa vie, il y a des événements que l'on

subit, rarement les plus heureux. De tout cela on doit essayer de tirer une cohérence. J'ai une prétention, probablement vaine et très arrogante, à essayer de maîtriser les choses. Il faudrait probablement que j'accepte de ne pas tout maîtriser, mais dans ce que je peux maîtriser, j'aimerais transmettre à mes enfants une cohérence au quotidien, pas post mortem, car ça m'est égal, mais aujourd'hui. Ce qui est très important, c'est ce que je transmets à mes enfants, ce qu'ils voient de mon comportement, de mes attitudes, de mes priorités, de ce qui compte à mes yeux : l'intensité, la robustesse, la cohérence, l'intégrité.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Si, c'est vrai, mais je ne suis pas très bon là-dedans. Je ne suis pas très bon dans la créativité. J'ai appris progressivement, par expérience, à lâcher prise, laisser venir les événements, laisser venir la surprise, les propositions iconoclastes, les accidents heureux, laisser les événements prendre le pas. Mais je n'ai pas une grande capacité à sublimer une difficulté par la créativité. J'ai beaucoup besoin des autres pour cela.

Est-ce un risque de chance de vouloir « péter la pauvreté » ?

C'est une chance, mais je ne vois pas où est le risque. « Péter la pauvreté », c'est une expression de Mercedes Erra pour qualifier ma volonté, mais ce n'est pas un terme que j'emploierais moi-même. Je trouve cette expression extrêmement prétentieuse. Je ne prétends pas « péter la pauvreté ». Je prétends m'inscrire dans une chaîne et dans un réseau d'acteurs dont je ne suis ni le meilleur, ni le chef, ni rien du tout. Mais je prétends m'inscrire dans un mouvement de personnes de bonne volonté qui considèrent que l'un des petits rôles que l'on peut jouer dans son existence est d'essayer de rendre le monde un peu moins injuste et de soulager un peu la souffrance de nos camarades en existence de souffrance. Le risque de chance. Le risque de s'oublier et de se perdre consiste à aller jusqu'à cette forme d'accomplissement qu'est le sentiment d'être utile à ce à quoi on a envie de se dévouer et qui donne du sens. De ce point de vue là, oui, c'est un risque de chance. Mais encore une fois, la dimension risquée je ne la vois pas vraiment, puisque c'est ontologique d'une certaine manière. C'est constitutif de ce que j'estime. Je ne veux pas faire la morale aux autres, je ne juge pas les autres au regard de mes propres critères.

Est-ce un risque de chance de faire le tour du mont Blanc ?

(Rire) C'est un très bon exemple de risque de chance. Pour le coup, la dimension de risque n'est pas absente. C'est un risque de chance, parce que le risque débouche sur la chance de pouvoir prendre conscience de sa capacité. Le tour du Mont-Blanc est un très bon exemple, une fois précisé que je n'ai jamais fait le tour du Mont-Blanc – c'est de l'ultra-trek, fait pour des gens qui ont d'autres capacités physiques que moi ! Je n'ai fait que l'ascension du Mont-Blanc, et pas mal d'alpinisme quand j'étais plus jeune. Maintenant, je fais de la rando en montagne et en famille. Le goût de la montagne est celui d'un rapport collectif à la nature. Le fait de s'assurer les uns les autres est très important en termes de valeurs. On n'agit pas seul, mais de manière collective et dans une solidarité d'acteurs. Autre point important : la montagne est un exercice essentiellement intellectuel. C'est une épreuve de volonté et de constance. C'est dans la tête que tout se passe. La dimension physique est assez limitée, en réalité. Par rapport à tous les mots que j'employais tout à l'heure – intensité, robustesse, intégrité –, je dirai que je suis plutôt un soutier de fond de cale et un besogneux. J'aime les choses dures au mal, lentes et longues. Les grosses lectures, les longues marches, les politiques publiques qui mettent beaucoup de temps à se transformer parce qu'elles sont très ambitieuses. Je ne suis pas trop flamboyant dans les petites choses. La montagne, c'est cela pour moi. Le caractère montagnard n'est pas forcément très communicant, très flamboyant, mais il est dur au mal et opiniâtre. J'aime beaucoup cette façon d'être. J'utilise d'ailleurs beaucoup le mot « opiniâtré » dans le domaine social. Je dis souvent que c'est la première qualité.

Est-ce un risque de chance d'être fils de journaliste ?
(Michel Noblecourt, journal *Le Monde*)

Le risque, il n'y en a pas, c'est un privilège. Cela conditionne évidemment tout l'homme que je suis aujourd'hui. Pour moi, c'est forcément une chance, parce que j'ai beaucoup d'admiration pour mon père. C'est un journaliste à l'ancienne, grand expert des relations et des syndicats, qui va prendre sa retraite d'ici quelques semaines. J'ai grandi avec un journaliste social, à l'époque au journal *La Croix*, puis au *Monde*. J'accompagnais mon père aux manifs du 1er mai. Quand j'étais gamin, mes collègues avaient des posters de l'équipe de France de foot, moi, la première personne à qui j'ai demandé un autographe était Edmond Maire (secrétaire général du syndicat

CFDT, 1931-2017). Donc, mes idoles de jeunesse sont les grands leaders syndicaux, André Bergeron (secrétaire général du syndicat FO, 1922-2014), Maire, Henri Krasucki (secrétaire général du syndicat CGT, 1924-2003). Je connaissais mieux les leaders syndicaux que les joueurs de foot. Ça a vite changé en grandissant. Mais j'ai grandi dans cet environnement, dans cette mythologie, dans cette histoire. Mon père a la réputation d'un journaliste très rigoureux et très intègre. C'est évidemment une chance, car cela m'a donné tout de suite des valeurs, des connaissances.

J'appartiens à une famille où l'on n'a jamais eu de fric, mais nous n'avons jamais manqué de rien. J'ai grandi en HLM, puisque mon père était journaliste et que ma mère ne travaillait pas. Ils avaient quatre enfants, donc nous étions sous les plafonds de ressources, mais je ne me suis jamais senti pauvre. J'ai toujours été un petit bourgeois du point de vue financier et un grand bourgeois du point de vue culturel. J'avais accès à des connaissances, je ne suis vraiment pas à plaindre. Par contre, j'ai grandi dans un environnement qui, socialement, n'était pas privilégié. Quand je suis devenu un homme et que j'ai emmené ceux avec qui j'ai partagé ma vie chez mes parents, dans une HLM du 13^e arrondissement, ils étaient estomaqués que j'aie grandi là. Pour autant, il n'y a pas de quoi jouer les Cosette, quand on pense à la réalité vraiment difficile d'autres gens. J'ai vécu dans un tissu de ouate toute ma vie. On n'a jamais eu de tunes, mais je n'ai jamais manqué de rien. J'ai eu un privilège, c'est mon capital culturel. J'ai su aussi la valeur des choses, le sens de l'argent, la valeur travail. J'ai toujours vu mon père bosser beaucoup. J'essaie de garder la même éducation pour mes gosses. Humble, et exigeante en même temps sur le plan intellectuel. Exigeante dans les comportements individuels et le rapport aux autres.

Est-ce un risque de chance de se heurter au lobbying des réseaux catholiques ? (Au ministère de l'Éducation, négociation pour imposer une autorisation préalable - et non un contrôle a posteriori - à l'ouverture d'écoles privées hors contrat, suite à l'inquiétude engendrée par la multiplication d'établissements de confession musulmane.)

C'est amusant, parce que j'ai gardé des liens très étroits et amicaux avec les responsables de l'enseignement catholique. Là aussi, je ne vois pas trop le risque. Il y a du rapport de force comme toujours dans les politiques

publiques. Je pensais que tu allais me parler des associations catholiques dans le cadre de la lutte contre la pauvreté, où là ce n'est pas un risque, c'est vraiment une chance. Il y a des gens très bien et très engagés. Il y a une très belle culture du social chez les « cathos de gauche », comme on dit. Dans l'Éducation nationale, j'ai eu évidemment maille à partir, mais je n'ai pas vécu cela comme un problème.

Est-ce un risque de chance de lancer « Parler Bambin », un programme pour déceler les difficultés de langage dès 18 mois ?

À l'époque, c'était un risque et une chance. Il faut tout de suite dire que le père de « Parler Bambins » est Michel Zorman (Médecin de santé publique, scientifique et universitaire à Grenoble, décédé en 2012). Je n'ai été qu'un facilitateur dans la naissance, donc j'ai une copaternité, mais pas à égalité avec le vrai père. Michel Zorman était un type extraordinaire, un immense monsieur. Il fait partie des quelques personnalités rencontrées qui ont structuré ma vie, qui m'ont fabriqué. C'était un scientifique extraordinaire, qui a pensé, nourri toutes les réflexions sur l'acquisition du langage dans la petite enfance, les inégalités sociales par rapport à cette acquisition et les outils de remédiation. J'ai apporté à tout cela une dimension de politique publique. Nous avons formé un super duo, trop brièvement malheureusement, car il est décédé assez vite. Le risque que nous avons pris a été très critiqué. Il a suscité beaucoup de contestations, d'oppositions, de polémiques. Cela a été un combat politique, intellectuel, mais aussi une lumière, une prise de conscience, une compréhension d'éléments sociaux. Un peu comme quand tu parles à quelqu'un et que, tout d'un coup, il rend intelligibles des choses que tu balbutiais.

D'un seul coup, Zorman m'a fait comprendre des réalités essentielles. Par exemple, le fait que les inégalités sociales avaient un impact sur les inégalités de compétences langagières dès la toute petite enfance, dans des proportions que je ne soupçonnais pas à l'époque, et qu'il existait des outils de remédiation dès le plus jeune âge, avec un effet levier et un impact sur le destin de ces gamins que je n'imaginai pas non plus. Nous disposions de tout un pan de solutions pour lutter contre les inégalités dès la racine, mais il était alors totalement inconnu. J'ai établi, ensuite, un rapport collectif qui s'appelait *La lutte contre la pauvreté commence dans les crèches*, directement issu de ces réflexions et idées politiques que Michel et moi

avons élaborées ensemble. Derrière tout cela, j'ai créé des politiques, avec l'attribution privilégiée de places de crèche pour les enfants en situation de pauvreté et des outils de formation pour les professionnels. Nous avons donc construit toute une politique, que l'on retrouve aujourd'hui dans la stratégie de lutte contre la pauvreté. D'un seul coup, Michel a allumé une lumière en France. Il a fait comprendre, y compris de manière conflictuelle à des personnes qui refusaient de le voir, qu'il y avait un scandale social et éducatif dans notre pays, et qu'il existait des outils pour y répondre.

Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?

Rien. Je suis très mauvais en magie. Je suis un besogneux. Je dis souvent à mes équipes : « Il y a l'option père Noël, il y a ceux qui croient à la magie ». Il y a des gens qui ont de la magie par leur charme, moi je n'ai pas cette prétention.

Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi ?

(Éclat de rire) J'espère qu'au travers de moi surgiront quelques solutions pour améliorer la vie des plus fragiles et des plus pauvres. Que quelques sommes de souffrances pourront être soulagées. Que je laisserai, à l'échelle territoriale et à l'échelle nationale, quelques outils entre les mains des acteurs et quelques capacités à agir de manière plus efficace et utile. C'est tout. Mon rapport au monde est un rapport modeste. Je ne m'inscris pas dans le rapport que suppose ta question, il est trop écrasant. Tu parles à des personnalités beaucoup plus importantes que moi.

Aucune importance.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Chaque personne est une histoire sacrée » ?

Bien sûr. Je crois profondément à la singularité des destins humains. Chaque vie humaine, chaque destin humain est un trésor absolu. Cette prise de conscience est un acte de civilisation. C'est ce qui doit nous civiliser les uns par rapport aux autres. Tout ce que nous voulons faire contre la pauvreté revient à faire droit au parcours de vie des personnes, à leurs choix de vie. Il faut cesser d'infantiliser les gens, de penser à leur place, il faut au contraire

leur donner la capacité de se réaliser et se mettre au service de leurs projets de vie. C'est exactement ce à quoi j'aspire. Évidemment, la formule de Jean Vanier le résume d'une façon splendide.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?

La première chose que je souhaite voir continuer dans ma vie est l'amour de ma famille, de mes enfants et mon équilibre personnel. C'est cet équilibre qui me permet de m'engager, face au risque de se perdre que j'évoquais au début. Je dois faire attention. Dès lors que l'on est plein d'amour pour les siens et confiant dans l'amour des siens pour soi, on est à peu près protégé, même s'il y a beaucoup de failles dans la vie publique, dans les engagements. Si les choses se passent mal et que je décide d'arrêter parce que j'en ai assez ou qu'ils décident que je suis nul, il y aura toujours des gens pour m'accueillir, m'aimer et être là pour moi. Je ne sombrerai pas dans un précipice, tant du point de vue de l'équilibre personnel que pour les réalisations. Ensuite, ce que je souhaite garder dans la vie, c'est évidemment cette sorte d'accomplissement qui me fait rester toujours en lien avec cette cause de la pauvreté dont je t'ai parlé. La vie sera peut-être structurée autour d'engagements différents, mais qui tous, dans la cohérence, tourneront autour de responsabilités et de modes opératoires liés. J'espère que, quand je serai retraité, je serai un valeureux bénévole parmi d'autres. Je pense que, sous des formes différentes, je garderai toujours cette action-là.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

Beaucoup. D'abord un défaut assez classique : le complexe d'usurpation, d'illégitimité, le sentiment d'être écrasé par ses responsabilités. À un moment, on se demande si l'on est à la hauteur des responsabilités qui nous ont été confiées. Des défauts, j'en ai plein. Je m'y suis résigné. Il y en a dont je ne souffre pas, d'autres qui me font souffrir. Celui que je t'ai cité peut me faire souffrir par moments. J'en ai beaucoup d'autres qui me font souffrir. J'ai probablement développé une exigence terrible sur beaucoup de points et il m'arrive d'être très dur dans mes jugements, soit avec mes équipes, soit avec ma famille. Si bien que je souffre parfois de ce que j'inflige aux gens proches de moi par mon niveau d'exigence. Mais, dis donc, c'est un confessionnal, ton truc ! (rire)

... c'est quoi, l'intention positive qui se cache derrière ces défauts ?

Augmenter l'efficacité. Être le plus utile possible. C'est l'idée que quand on a la possibilité d'aider quelqu'un, on est coupable si on ne le fait pas, et que si l'on peut faire mieux et que l'on ne fait pas, le mieux ne sera pas le mieux. Quand on a le privilège inouï d'influer si peu que ce soit sur le destin des plus fragiles ou de leur être utile, on n'a pas le droit être médiocre, de se laisser-aller, d'être désinvolte. On doit être exigeant, consistant, à la hauteur. Il faut se donner au maximum.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

Je n'aime pas le mot mentor. Cela suppose un rapport de filiation. À cet égard, je n'ai qu'un seul mentor, c'est mon père. J'ai travaillé avec beaucoup d'hommes et j'ai toujours refusé la recherche de filiation de certains. Si je dois avoir un rapport de cette sorte, c'est avec mon père et personne d'autre. Par contre, j'ai ce que j'appelle une sorte de communauté de gens de bien autour de moi. Des gens qui parrainent mon existence sous différentes formes. Ils sont très nombreux et dans des dimensions très différentes. Par exemple, Mercedes (Mercedes ERRA, présidente de BETC) fait partie de ces gens vers qui je me tourne. On se voit trois ou quatre fois par an, on dîne ensemble, on se raconte des trucs personnels, et son regard, son jugement, ses conseils me donnent de la réassurance ou pas, me confortent et me font du bien. Je peux avoir des relations à peu près identiques avec Patrick Doutreligne, président de l'Uniopps (Unir les associations pour développer les solidarités). Nous avons des temps ensemble où il peut me conseiller, me rassurer. Au plan politique, il y a des gens comme Jean-Louis Bianco, avec qui j'ai noué des relations amicales très proches. Je le vois régulièrement pour son regard, ses conseils, son écoute. Ce sont des gens chez qui je vais puiser. J'ai aussi des grands frères en politique. Nous avons tous besoin de cordes de réassurance, mais ce ne sont pas des mentors. Ce ne sont pas des gens vers qui je reviens régulièrement pour qu'ils me disent ce que je dois faire. Ce sont des cordes de rappel.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Non. Je n'utiliserai pas cette expression. Il y a un côté affectif pur qui ne me correspond pas. J'ai un rapport à la vie plus politique et plus militant.

Peut-être que j'y viendrai par la sagesse, mais ce n'est pas ma terminologie. Ma vie est une tentative, un stage d'utilité dans l'altérité, d'engagement.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Oui. Je pense très modestement que je suis un bon exemple des accidents de la vie et du fait que des choses qui paraissent totalement impossibles sont en vérité possibles. Il faut oser tout demander, mais on n'obtient pas les choses en les demandant, c'est cela le vrai sujet. Par principe, il faut pouvoir tout demander dans la vie, car si l'on s'autocensure on se bride et c'est évidemment un tort. La capacité d'assumer des désirs est un énorme sujet, pour beaucoup de gens qui ne connaissent pas ou qui refusent d'assumer des désirs. Il faut à la fois oser demander et oser croire en soi pour tout faire. Donc, se donner les moyens de tout faire. Le sujet, c'est la capacité que l'on se donne, individuellement ou collectivement, de se déployer sans réserve et sans limites. Donc, d'assumer le risque de se perdre. Je reboucle là-dessus. Assumer des engagements en sachant qu'il y a un risque de se faire vampiriser.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

D'abord parce que tu es venu avec l'amitié de Mercedes. Cela suffisait déjà. Ensuite, quelles que soient les bulles d'oxygène que je m'octroie, au plan familial ou autre, tes questions sont des questions que l'on se pose finalement assez peu au quotidien – et donc quelque chose de très important. Il y a un côté très enrichissant à se soumettre à des questionnements, sous des prismes, des angles de vue qui nous font sortir de nos certitudes. Avoir une interprétation très directe de choses très intimes et personnelles est quelque chose d'important, alors que l'on est toujours dans un moi social ou dans la représentation d'une fonction. Je suis absolument convaincu qu'au-delà de l'heure que nous avons passée ensemble, cet échange va travailler en moi. J'aime beaucoup cela. Non par narcissisme ou pour le plaisir de me raconter, mais pour le fait d'être télescopé par un regard différent.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie en un mot, s'il te plaît ?

Les autres.

*Le mien aura été de partager ce moment avec toi
aujourd'hui... Merci du fond du cœur.*

As-tu une question ?

Quand est-ce qu'on déjeune? Parce que j'adore la cuisine! C'est un autre sujet. Merci pour cet échange, c'était un plaisir.